



Annonceur, (au gérant d'un journal).—Je veux que vous mettiez mon annonce dans un endroit du journal que tout le monde verra.

Le gérant.—Nous allons la mettre à la suite des articles de fonds.

L'annonceur.—Hum !... J'ai peur que personne ne la lise.

DOUBLE VUE

Il y a quelques semaines, un certain nombre d'employés de chemins de fer étaient réunis dans le salon d'un hôtel de Saint-Louis, échangeant, comme c'est souvent le cas dans les réunions d'hommes d'une même profession, leurs idées et leurs souvenirs. Peu à peu la conversation tourna au surnaturel et au nombre des faits étranges qui furent cités, l'histoire suivante est certainement celle qui frappa le plus vivement les auditeurs :

« Il y a quelques années, commença le narrateur, un ingénieur nommé Boardman vivait dans la ville de Garrett, dans le Nord de l'Indiana, tête de la ligne du chemin de fer Baltimore et Ohio. Boardman était gravement malade, et délirait au point de devenir dangereux. Un soir, en causant, on lui apprit que la locomotive No. 712, la sienne, avait été appelée pour un service extra, et que l'ingénieur Mosts qui la montait avait reçu l'ordre de suivre le train No. 5. La locomotive 712 était l'orgueil de la ligne, et du pauvre malade. C'était la première fois qu'un autre que Boardman la montait, le contre-maître de la maison ronde ne voulant pas alléger son camarade ; mais une troupe d'opéra ayant besoin de se rendre de Chicago à Washington, 853 milles, en 20 heures, on avait dû la faire sortir, elle seule étant capable d'accomplir un pareil tour de force.

La nouvelle avait affecté Boardman, qui comme inspiré suivait dans son lit le trajet accompli par sa locomotive avec une lucidité étonnante.

« Hickville ! Ah ! comme elle file ! Elle montre la pente de St Joe comme le vent ! Vingt-deux milles ; un arrêt pour l'eau ; elle ralentit au passage à niveau ; trente minutes d'écoulées ! »

Puis il resta silencieux pendant un moment, et reprit :

« Bonté du ciel ! Ecoutez comme elle marche ! File, ma belle ! »

Les camarades qui le veillaient se regardaient effarés. Avait-il réellement le pouvoir de suivre les mouvements du train ? L'un d'eux fut envoyé à la station. Avant qu'il ne revint, Boardman s'écria :

« Encore de l'eau ! quatre minutes de perdues ! Elle aurait pu brûler cette station ! comme elle est belle. »

Le camarade revint et apeuré annonça aux autres que le malade avait fidèlement suivi le train en marche. Les veilleurs se regardèrent avec effroi ; le malade râlait presque, sa respiration courte et haletante semblait annoncer sa fin. On essaya de le soulever pour le soulager ; lorsque tout à coup il se redressa, s'assit, regarda autour de lui avec terreur et s'écria :

« Tifin ! Signal rouge ! Attendez les ordres ! Mon Dieu !

Il éleva les mains, comme s'il tenait une dépêche et il lut :

« Train suivant le No 5. »

Préparez-vous à rencontrer votre Créateur. Et il retomba mort sur son oreiller.

Les amis furent épouvantés, ils crurent voir la terrible calamité annoncée par le mourant ; l'un d'eux plus frappé que les autres se rendit en courant à la station et s'écria en entrant :

« Pour l'amour de Dieu, Dixy, arrête le second 5 à Républie.

L'employé ne demanda aucune explication, la figure de son collègue lui en servait. Il envoya l'ordre. Puis attendit la réponse au milieu d'un silence lugubre. Elle arriva.

« Second 5 est arrêté. Le conducteur désire savoir pourquoi. »

On raconta la mort de Boardman à l'employé du télégraphe qui répondit de suite :

« Avons eu un terrible pressentiment. Dites au conducteur de marcher avec précaution jusqu'à la jonction de Chicago. »

Cet ordre était à peine envoyé que l'employé recevait le suivant :

« Arrêtez second 5 à Républie. Le premier 5 a déraillé : la machine & trois waggons sont hors la voie. Le mécanicien s'est tué en sautant. »

Mais sans l'ordre préalable donné sur la vision du malade, cette dépêche serait arrivée trop tard.

Et l'homme dont le pressentiment avait sauvé la vie à une centaine de ses semblables, gisait mort dans sa demeure, entouré de sa famille en pleurs.

L'incident fut vite connu, et les artistes de la troupe d'opéra souscrivèrent généreusement pour venir en aide à la famille de leur sauveur.

NOUVELLE

Connais-tu ce garçon qui vient de traverser la rue avec une jolie fille—disait l'autre jour un de nos futurs grands législateurs accoudé en compagnie d'un de ses collègues, à la fenêtre d'un autre de nos non moins grands futurs politiques ? Les deux interlocuteurs étaient deux de ces jeunes avocats qui actuellement ne trouvent rien de mieux que d'essayer à faire croire à leur grande clientèle dans les salons qu'ils illuminent de leur présence—ce qu'ils font d'ailleurs avec beaucoup de grâce en citant à tout propos et à propos de tout les bons mots qui leur sont échappés en cour, ou les conseils qu'ils ont distribués dans le silence et la solennité de leurs bureaux respectifs.

Si je le connais, répliqua celui à qui s'adressait l'interpellation par laquelle nous avons commencé—mais oui—c'est Honoré Lafèche, un polytechnicien diplômé depuis deux ans et qui, ma foi, a regretté de ne pas avoir embrassé sa profession—Bien ; et tu sais, je suppose, que c'est de plus un exemple vivant de morale en action.

Non, comment, est-ce une histoire ? Allons conte moi ça, reprit vivement le second interlocuteur ; il n'y a rien que je déteste comme de ne pas sa-

voir les histoires qui courent les salons, prouvant clairement par ces paroles que l'amour du comérage n'a pas été breveté par les membres du sexe qu'on est convenu d'appeler beau.

Je veux bien te satisfaire ; mais comme je vois que tu as deux cigares dans la poche de ton gilet et que j'ai l'avantage de posséder une science que tu veux que je te fasse partager, je te proposerai qu'en échange de mon renseignement tu me passes un de ces cigares, car j'ai une terrible envie de fumer.

Le marché ayant été accepté et conclu les deux amis s'assèrent confortablement sur des chaises destinées aux clients non encore créés de leur hôte, et le possesseur de l'histoire commença.

L'été dernier, tu le sais pour en avoir entendu parler et peut-être même pour y être allé, Vaudreuil a été très à la mode parmi les personnes qui vont en villégiature ; et naturellement ce fut le rendez-vous de ce qu'il y a de mieux dans le tout Montréal canadien-français. Entre parenthèse, une question. Est-ce le grand nombre qui rend une place à la mode ou si c'est la mode qui attire le grand nombre ? Tu ne le sais pas ? N'importe ; passons.

Toujours est-il que Vaudreuil comptait parmi ses habitants temporaires une jeune fille du nom de Louise Blanchemin—je te ferai remarquer que Louise est un joli nom qui est très porté par les jeunes Canadiennes de 18 à 22 ans. Donc Louise Blanchemin dont le père est riche et haut placé dans la Finance était en promenade dans une famille en villégiature à Vaudreuil. Comme elle est belle, tu as pu le constater, c'est elle qui accompagnait Honoré tout à l'heure, les cavaliers servants ne manquèrent pas. D'ailleurs il y avait cause, Louise était à son meilleur moment—pas trop jeune pour être trop naïve, pas trop vieille pour être blâcée ; d'un esprit assez fort pour comprendre la portée d'une conversation sérieuse, mais aussi d'un esprit assez fin pour saisir un jeu de mot lancé à la volée, hélas—mon ami, laisse-moi, en passant, verser un pleur sur la quantité d'esprit perdu par ceux qui essaient leurs jeux de mots devant les jeunes filles.

Bref, Louise est si bien une perle que moi-même j'ai été vaguement tenté de l'honorer de mes hommages—ceci, tu le comprendras, est un haut compliment à lui faire.

Parmi tous ceux qui papillonnent autour d'elle, deux étaient encouragés presque au même degré ; l'un était un membre de notre noble profession et l'autre était Honoré.

L'avocat citait des poésies, l'ingénieur plus pratique parlait des grandes découvertes de la science, —l'avocat faisait force jeux de mots, critiquait amèrement ses collègues ; mais je dois l'avouer aussi, s'enflammait noblement lorsque des questions politiques ou sociales se formulaient devant lui ; l'ingénieur, plus pratique, parlait de la façon de construire des habitations hygiéniques pour les ouvriers, parlait de l'influence des facilités de communication sur le sort et les idées du genre humain, et décrivait des voyages de découvertes à la jeune fille en question : c'était une belle lutte.

Mais je vois que tu crois entrevoir la morale et que tu veux voir l'action

Voici :

Décidément, il fallait nécessairement qu'un des deux fut vaincu. L'avocat voyant qu'il en perdait, s'était retiré prudemment d'un champ trop clos pour lui—et l'ingénieur confiant, allit déposer son amour aux pieds de la belle, lorsque l'on s'aperçut que le baromètre baissait d'une